

JACQUES MONNIER: TRANSCRIPTION DE SON EXPOSE'

Je vous lance 3 postulats un peu audacieux:

- 1) il n'existe pas d'images de la réalité, de la représentation de la réalité, sans médium.
- 2) il n'y a pas de médium sans artifices.
- 3) il n'existe pas de réalité immédiate.

D'où je conclurerais, d'une manière peut-être abusive, qu'il n'y a pas d'autre réalité qu'artificielle. Poussons jusqu'au paradoxe: la nature est artificielle. J'aimerais citer très brièvement un peintre vaudois, à ce moment: Félix Vallotton qui disait un jour, dans son travail de peintre, "la réalité finit toujours par me suivre".

Un IVème et dernier postulat: le développement technologique et le développement iconique (c'est-à-dire la multiplication des images) n'apparaissent que comme co-extensifs. Ce sont deux phénomènes totalement interdépendants. On pourrait dire très abruptement aujourd'hui, que l'inflation des images est en proportion du développement technique. Ceci dit de manière abrupte, je voudrais attirer votre attention sur 2 ou 3 paradoxes de l'autre colloque. Premièrement, ce colloque est censé réfléchir sur un certain nombre de phénomènes: à l'analyse, nous nous apercevons que ces phénomènes sont essentiellement rétifs à toute prise de réflexion, à tout travail de pensée.

La réflexion en effet, exige un temps de recul: il faut momentanément se distraire de l'action pour réfléchir sur cette action. Cette pensée est nécessairement discursive, elle se déroule dans le temps, elle suppose une mise en perspective, elle implique un point de vue historique (chronologique) et elle s'appuie nécessairement sur des effets de relation causale (à telle cause répond tel effet). Or, tout, dans notre société contemporaine, défie une telle approche discursive, ordinaire.

Nous vivons dans des temps de discontinuité ou de solution de continuité,

nous sommes de plus en plus sollicités par l'événement ..?..., nous vivons fantasmatiquement l'immédiateté qui paradoxalement suppose la plus complexe des médiations techniques. Nous vivons dans une sorte d'immanence, qui est un défi à toute transcendance; nous visons en fait à travers l'image, ce que Wagner appelait le "spectacle total", c'est-à-dire la possibilité de voir d'une manière synchrone, simultanée le plus de phénomènes possibles. Ce n'est pas au hasard d'ailleurs, si aujourd'hui une des sciences, une des techniques et aussi une des procédures qui se développent considérablement, est la systémie, qui prétend rendre compte des effets de système, c'est-à-dire précisément de cette relation synchrone des phénomènes différents; et précisément l'informatique permet de maîtriser une systémie qui met en jeu des paramètres extraordinairement nombreux. Pour être aussi elliptique que l'écrivain et poète Blaise Sandrar (quand en fait cette année c'est la VIIème anniversaire de la naissance), qui dans un poème (1914) a une fois pour toutes condensé ce qui est fondamentalement à notre époque, ce qu'elle rêve; ce sont 3 mots, c'est un vers en 3 mots et ils ne sont pas même articulés syntaxiquement: "nu neuf total". La prétention de l'artéfact aujourd'hui, c'est d'être totalement transparent, totalement saisissable, d'être généré de génération spontanée, de surgir à notre regard et enfin d'être totalement lui, en dehors de toute histoire, en dehors de toute chronique, en dehors de toute chronologie. De sorte que notre emprise de réflexion, qui suppose précisément un temps de réflexion, une distance de réflexion, est mise en perspective et fait encore un contre-courant par rapport à une époque qui systématiquement défie toute pensée. L'un des aspects qui me paraît significatif dans cette fascination pour l'image, est la prépondérance de l'image aujourd'hui dans nombre de processus de connaissance; c'est qu'elle tend à dissocier ce qui est de l'ordre du symbolique, (c'est-à-dire du langage; le langage est la relation sociale par excellence, c'est ce qui nous permet de communiquer).

En revanche, l'image relève de l'ordre de l'imaginaire, qui est essentiellement individuel (la psychanalyse l'a abondamment illustré), et l'image précisément tend à encourager un phénomène de solipsisme.

NOus ne sommes jamais sûrs qu'autrui voye ce que voyons; nous sommes jamais sûrs que l'image qui nous frappe, frappe autrui et c'est toujours par l'intermédiaire du symbolique, c'est-à-dire du langage, que nous tentons d'ajuster nos perceptions au niveau social.

Mais aujourd'hui l'emprise de l'image, et sa fascination, sont telles, qu'elle a tendance une fois encore à faciliter le solipsisme.

Nos fantasmes les plus archaïques se donnent aujourd'hui les moyens techniques les plus complexes pour se réaliser ou du moins se pseudoréaliser. Pratiquement, l'évolution des médias vise finalement une sorte de présence instantanée et universelle qu'on peut appeler au fond "l'ubiquité instantanée". Tous les traitements de type linéaire visent à des raccourcis, comme si on voulait confondre le développement du temps (la diachronie) dans un phénomène de simultanéité: les ordinateurs des générations nouvelles tendent à substituer, à traitement séquentiel (ultraparallélisme du cerveau comme objectif à atteindre), le traitement de l'information en temps réels. Cette emprise de l'image, cette priorité de l'image sur le verbe conduit à une multiplication des simulacres: les modèles de simulation, qui visent à l'illusionisme, tendent ..?... à une certaine image de la réalité. Le fantasme de l'ubiquité immédiate culmine' dans un fantasme (qui était d'ailleurs celui de Pigmalion, pour évoquer longuement tous les mythes anciens, qui se trouvent réactualisés de manière étonnante en 1980), qui est celui de produire un être naturel d'une manière totalement artificielle.

Un objet qui serait en quelque sorte le fils de ses propres oeuvres, en être sans antécédents, un "nu neuf total". D'où, une série de paradoxes que je vais très rapidement formuler, parfaitement discutables, qui créent une sorte de tautologie.

Plus on vise dans l'ubiquité immédiate une continuité spatio-temporelle, plus la mise en oeuvre de cette apparence de continuité spatio-temporelle implique la discontinuité des moyens. C'est frappant dans le film, à la TV: nous avons l'illusion d'une continuité à travers un traitement parfaitement discontinu de l'image. Plus l'image paraît naturelle plus elle se révèle technique à l'examen, plus elle est en fait culturelle. Ce mimétisme tangentiel a tendance par conséquent, à travers des moyens de plus en plus complexes, à immatérialiser le corps, à le court-circuiter. On pourrait dire que plus ce mimétisme est tangentiel à une certaine image de la réalité, plus il est frustrant. Au niveau du corps, plus l'homme est frustré d'une certaine réalité, plus il multiplie les simulacres de présence de cette réalité. Et plus les simulacres de cette soi-disante réalité paraissent se conformer à l'image qu'on se fait de la réalité, plus la réalité bien sûr devient problématique. Et plus cette réalité se révèle problématique, plus l'homme a tendance à se crispier sur des images, sur une iconographie traditionnelle, sur des valeurs traditionnelles, qui vont bien sûr à la rencontre d'éventuelles valeurs en émergence dans les nouveaux médias, dans les nouvelles images.

Ceci m'amène à constater une distorsion des rapports que nous avons tendance à entretenir avec ce qu'il est convenu d'appeler le temps. Il est clair que c'est avec le Christianisme que notre société a abordé une idée très linéaire du temps, qui s'est substituée à une vision essentiellement cyclique. Cette préminence de ce temps linéaire nous amène à valoriser les idées comme celles du progrès, de l'avancement; et la technique, la technologie, sont par définition des processus de changement dans un sens linéaire de progrès. Et cette technologie, cette façon linéaire de concevoir le temps avec ..?... a favorisé une vision le plus souvent trop exclusivement finaliste et utilitaire de notre action. La technique effectivement vise des objectifs, des fins essentiellement utilitaires.

De manière de plus en plus prégnante, cet utilitarisme est devenu un élément-moteur, un élément dominant de notre façon même d'aborder les problèmes, de sorte que nous avons toujours tendance à voir les choses à ..?... Ce que je me proposerais de faire, c'est de prendre le temps et de s'interroger en fait sur ce qui motive cette linéarité profonde; et si nous remontons tous ..?..., on constate effectivement que notre corps biologique est le lieu d'achaismes fondamentaux, de motifs qui procèdent essentiellement par subconscient, qu'on pourrait comparer d'ailleurs, pour la plupart, à une sorte de boîte noire, où il y a un certain nombre d'opérations qui se passent et dont nous ignorons le fonctionnement, le contenu. Et il semble que plus nous visons l'avenir, plus nous y pensons en termes d'objets techniques, de technologie, de développement, de progrès; plus nous sommes coupés en quelque sorte, ces motivations profondes et archaïques; plus nous cherchons dans les simulacres de l'histoire des simulacres d'identité, d'appartenance au groupe, au clan, à la tribu.

Et c'est peut être l'une des raisons pour lesquelles, curieusement, nous sommes plus attachés que jamais aux médias les plus traditionnels quand bien même nous utilisons les médias les plus récents.

On pourrait dire très schématiquement toujours, que les rapports de l'homme au temps n'ont pas été d'une extraordinaire diversité. D'une façon générale toutes les sociétés de tradition orale ne connaissent qu'un présent et un passé: un présent qui est vécu dans la foulée du passé, si je peux dire, par rapport à un temps primordial, originel, qui est réactualisé de façon permanente. Dans une société qui a des rapports magiques avec le monde-ambiant, la réalité ne fait pas de doute, quand bien même elle est mystérieuse, quand bien même on entretient un rapport magique avec elle. La magie, précisément, a pour but d'engager un référent, c'est-à-dire quelque chose qui est stable, perçu comme immobile, permanent, qui est une garantie, au fond, des valeurs qu'on met en circulation. A l'invers de ces socié-

tés de type archaïque et traditionnel, nous sommes au contraire ..?..., et nous l'avons vu, dans un temps qui nous mène d'un passé à un futur. Et nous anticipons toujours davantage les techniques (Monsieur Fagone y a fait allusion à travers le jeu, à travers tous ces modèles de simulation qui se multiplient) et plus nos projets prennent de l'ampleur, plus ils sont ambitieux, plus nous recourons aux simulacres et aux modèles de simulation, et plus la multitude de ces simulacres et de ces modèles de simulation rendent problématique voire improbable l'éventuel référent. Une image est tout bêtement celle du système bancaire: tout se passe comme si nous avions une banque avec une réserve en or, en matières précieuses de plus en plus tenues, et que nous mettions en circulation des valeurs dont il n'y a pas la contrepartie à l'intérieur même du trésor bancaire. Et ce processus de développement technologique de progrès continu et indéfini, recourant toujours davantage aux images et aux modèles de simulation (précisément à des images), c'est qu'aujourd'hui nous sommes dans ce qu'un auteur français appelait une sorte de "folie du voir" qui consiste à vouloir tout voir instantanément. Alors nous pouvons nous demander, dans cette façon curieuse dont notre rapport au temps s'est considérablement modifié des sociétés archaïques aux sociétés d'aujourd'hui, dans quelle mesure nous ne sommes pas devenus un homme différentiel, comme un moteur qui fonctionne selon plusieurs régimes; nous serions au fond des êtres qui biologiquement et psychologiquement fonctionneraient à plusieurs vitesses. Ces vitesses d'ailleurs, elles ont été précisées, pointées par certains historiens: je pense notamment à Braudel qui entre cette histoire à 3 vitesses, l'histoire ..?..., du moins c'est celle en tout cas aujourd'hui qui a la faveur bien sûr de l'actualité et de notre existence, notre vie quotidienne, et puis une histoire "à moyen terme" qui s'écoule pratiquement sur une génération, et puis cette fameuse longue durée qui fait que par rapport à l'événement ..?..., qui paraît être une imitation permanente, la longue du-

rée au contraire paraît singulièrement stable, voire immobile. Et nous pourrions vous demander si ces 3 perceptions de l'histoire, si ces 3 perceptions du temps, n'ont pas finalement le siège tout simplement dans notre culture biologique, car nous le savons, nous avons un cerveau également à 3 étages: le paléocéfale (c'est le lieu précisément de notre part la plus primitive, la plus fondamentale, la plus existentielle, qui est lieu d'une remarquable permanence génétique), le mésocéfale (qui est partiellement primitif) et surtout alors ce néocéfale (considérablement développé, peut-être hypertrophié par rapport aux 2 cerveaux précédents et qui est le lieu de notre existence symbolique, c'est-à-dire l'accès au langage et l'accès à l'imaginaire, c'est-à-dire la capacité de se faire des images). Cette dicotomie entre ces 3 cerveaux mal ajustés les uns aux autres, dont l'un domine très excessivement notre vie (proportionnellement, c'est pas un jugement de valeur), a l'importance des autres, c'est effectivement celui qui est le cerveau social par excellence, celui qui nous permet de fonctionner et qui connaît aujourd'hui une expansion quasi exponentielle en fonction des outils qu'il met en lieu. Ces dicotomies ont été partiellement perçues, partiellement instituées là encore: ça me permettra d'aborder ce dernier aspect, de l'hybridation dûe à la techno-culture ou à une prétendue techno-culture.

J'ai constaté effectivement, que depuis l'antiquité nous avons, en tout cas en Occident, on a parfaitement distingué 2 grands domaines d'activité: les arts dits libéraux (dont relèverait la culture) et les arts dits mécaniques qui étaient réservés à ces forces de manoeuvre représentées par des esclaves ou encore par de ..?... Ce qui est intéressant, c'est de constater que cette dicotomie a été reprise en compte de manière un peu différente mais néanmoins accusée si non aggravée par le Christianisme, et singulièrement par celui qui est, peut-être involontairement, le père du machinisme, je pense à St-Benoît.

Puisque la règle de St.-Benoît distribuait le temps des moines en temps de prière, en temps d'activité intellectuelle et en temps de travail: et c'est avec les Bénédictins qu'il y a une valorisation du travail, puisque le Bénédictin est censé répondre entièrement à ces besoins matériels aussi bien que spirituels, que d'une part il y a eu une valorisation du travail, mais dans la mesure où les Bénédictins souhaitaient consacrer l'essentiel de leurs forces aux activités intellectuelles (à la méditation et à la prière); ce sont eux qui sont probablement à l'origine du machinisme, c'est-à-dire qu'ils ont multiplié les moyens qui étaient déjà connus de l'antiquité n'avait pas cru bon de développer, que simplement parce qu'elle n'en voyait pas la nécessité, disposant encore de manoeuvres considérables, pour éviter ainsi d'avoir à faire avec des machines.

A' l'inverse, il semblerait que la règle de St.-Benoît soit à l'origine du développement machiniste, du développement mécanique, puisque selon les raisons que j'ai dites on constate que c'est de cette règle de St.-Benoît que naît le travail technique. Ceci m'amène aux conséquences sur le plan esthétique, sur le plan artistique de cette étrange situation: en effet nous constatons (et j'ai fait allusion à ce paradoxe que notre vision utilitariste, finaliste de la technique, nous laisse entendre) que chaque nouveau médium, chaque nouvelle génération d'instruments, non seulement rend caduque la génération précédente, mais l'avoue pratiquement à la disparition.

Or, on constate que pour les médias curieusement, nous avons des techniques qui se sont relayées, elles se sont relayées de plus en plus rapidement longtemps. Nous le savons, le dessin et la peinture ont la priorité (ce sont pratiquement les seuls véhicules importants de formulation des images et de l'écriture: et puis c'est au XVème siècle qu'apparaît la xilographie; 1796 c'est l'apparition de la lithographie; 1827-30 la photographie; 1895 le cinéma, un peu plus tard la TV) bref, on s'aperçoit que

des moyens de plus en plus complexes, de plus en plus fiables, de plus en plus puissants se sont très rapidement, surtout aux XIXème -XXème ss., relayés; mais ils n'ont pas fait disparaître pour autant les métiers et les traditions qui paraissaient archaïques. On n'a jamais autant peint qu'aujourd'hui, à une époque qui a précisément tous les moyens de substituer la "painting box" (la boîte à peintre électronique) au pinceau et à la traditionnelle palette.

On n'a jamais autant gravé, on n'a jamais autant photographié bien sûr, qu'à l'ère de l'image électronique. Qu'est-ce à dire si non probablement que ces techniques, qui avaient été perçues au moment où elles apparaissent comme trop exclusivement utilitaires, ont probablement répondu à d'autres besoins qui étaient dissimulés en nous et qui trouvent à s'assouvir dans leur pratique (tant est vrai que le geste du peintre ou du dessinateur n'a pas grand-chose à faire avec celui qui manipule un ordinateur, par exemple une souris sur une table graphique, ou encore le crayon sur les ..?... mais qui provoque un contact psychomoteur très différent de celui qu'on peut avoir avec un crayon ou un pinceau sur une surface de papier ou de toile). On pourrait multiplier ces exemples dans la gravure sur bois, qui s'est trouvée renouvelée à travers une expression (c'est - l'expressionisme d'ailleurs qui est violent, qui est agressif et qui précisément est le moyen idéal pour passer une sorte de tension psychique dans les matériaux, bref on pourrait s'apercevoir que probablement les techniques les plus archaïques répondent à une immotivation archaïque en nous qui avait été polissée, qui avait été reprise en compte par les nécessités successives de notre civilisation et qui se retrouvent dans une phase je dirais de "régression" (sans que ça soit péjoratif), et qui réactualisent les motifs profonds inconscients qui s'étaient complètement dissimulés derrière la nécessité objective et utilitaire de leur fonction de notre société. De sorte qu'on en arrive aujourd'hui à un véritable télé-

copage des techniques qui non seulement sont travaillées de manière complémentaire voire simultanée, ce ne sont pas les mêmes artistes qui dessinent, qui peignent, qui manipulent la vidéo voire qui pratiquent l'art informatique, de sorte qu'on arrive non seulement à une forme d'activité, je dirais, systémique, mais la contamination réciproque respective de chacune de ses techniques par rapport aux autres (on a même inventé cette notion de mixte-média, des médias mélangés, combinés "the combine paintings" de Rauschenberg), on en arrive de plus en plus à des formes qui se contaminent les unes les autres, se greffent les unes les autres dans des expressions hybrides qui manifestent précisément cet effet de télescopage dans lequel nous vivons aujourd'hui. Alors ce qu'on peut se demander, c'est si la technique, se développant d'une manière forcenée, il n'y a pas nécessité de multiplier les signes de la culture mais néanmoins ces signes de la culture étant dissociés de la technique, ou se manifestant souvent envers et contre la technique, quand bien même nombre d'artistes sont tentés, fascinés par ces nouveaux moyens.

On peut se demander si l'homme n'est pas finalement un être hybride, ou qu'il cherchait depuis les origines une hybridation avec la technique qu'il a continuellement fantasmée sans jamais la réaliser: c'est la thèse de Leroy-...?... qui montre que le premier ...?... aménagé par le paléolithique, l'homme s'est senti perçu et dépassé par la technique qui le dépassait physiquement, corporellement, puisqu'elle était au-delà de son corps et qu'en même temps il rêve à travers la robotisation d'une sorte de greffe permanente et qu'il a cependant jamais réalisé.

Nous pouvons nous demander dès lors, si la techno-culture n'est pas à son tour un fantôme, c'est-à-dire d'une hybridation réussie qui par le fait même de notre structure biologique discontinue, de l'appartenance plus ou moins conflictuelle de ces 3 cerveaux dans notre corps, avec des intérêts

ou des motivations singulièrement différentes voir opposées, si une fois encore la techno-culture n'est pas le rêve de cette greffe parfaite qui retrouverait la magie de la griffe primordiale des premiers signes graphiques par lesquels l'homme manifestait sa présence au monde.

VIII VIDEOART FESTIVAL - LOCARNO

JACQUES MONNIER, RESUME' DE L'EXPOSE' (6.8.1987): "Quelques aspects significatifs de l'hybridation généralisée".

Le prof. Jacques Monnier a commencé par formuler trois postulats un peu "audacieux":

- 1) Il n'existe pas d'images de la réalité sans médiums.
- 2) Il n'existe pas de médiums sans artifices.
- 3) Il n'existe pas de réalité immédiate (l'immédiateté suppose le plus complexe des médiums techniques).

Donc: il n'y a pas d'autres réalités que celles artificielles. Alors, un paradoxe surgit: la nature, est-elle artificielle?

Félix Vallotton, le poète vaudois, disait: "la réalité finit par me suivre". Les développements technologique et technique sont interdépendants: l'inflation des images est en proportion des développements techniques. Nos fantasmes les plus archaïques se donnent alors les moyens les plus techniques de se réaliser. On multiplie les modèles de la simulation, jusqu'à arriver à l'illusionisme (production de façon artificielle et ex nihilo, d'un "neuf total", c'est-à-dire d'un être naturel/artificiel).

Paradoxes (tautologies):

- a) plus on a continuité spatio-temporelle, plus cette-ci implique une discontinuité (spatio-temporelle).
- b) plus l'image paraît naturelle, plus elle se révèle technique.

On arrive alors au mimétisme (immatérialisation du corps), frustrant pour l'homme: plus celui-ci est frustré par la réalité, plus il multiplie les simulacres de réalité. La réalité devient alors de plus en plus problématique et l'homme se voit ainsi contraint à se crisper sur des valeurs traditionnelles. Ensuite, on a une distorsion des rapports avec le temps. Le Christianisme substitua la vision linéaire du temps à la vision cyclique archaïque: à la première est liée la notion de progrès en tant qu'avancement technologique. La technologie est vue dans une optique finaliste et utilitaire (l'utilitarisme est en effet l'élément dominant de notre façon d'aborder les problèmes).

Notre corps est lieu d'archaïsmes profonds. Plus on vise le progrès, plus on cherche dans les simulacres une appartenance sûre. Dans une société traditionnelle, la réalité est une garantie des valeurs qu'on met en circulation. Chez nous (société à modèles de simulation), on recourt aux simulacres, la réalité devient alors encore plus problématique et improbable.

Des questions restent toutefois sans réponse:

- la technique se multiplie; cela correspond aussi à une multiplication des signes de la culture?
- l'homme (être humain), n'est-il pas un être hybride, dans le sens qu'il cherche depuis toujours une hybridation avec la technique? Ne rêve-t-il pas d'une robotisation?
- la technoculture, correspond-elle au rêve de la greffe parfaite pour retrouver la griffe primordiale?